

Bœrsch, 1900

Par une chaude nuit de juin, la menuiserie de Joseph Walter, toute proche de la maison d'habitation, s'enflamma en quelques secondes avec une sauvagerie inouïe. Tandis que le tonnerre grondait et que le feu se déchaînait, Louise Walter s'éveilla en hurlant. Il fallut toute la patience de sa sœur Florentine pour la calmer et chasser sa frayeur.

— Ce n'était qu'un cauchemar.

— J'ai peur, Florentine.

— Mais de quoi as-tu peur ?

— D'elle.

— De qui ?

— L'âme des ténèbres.

Florentine, une grande fille de vingt-six ans, à la tignasse blonde et au corps bien fait, au visage ovale et à la peau veloutée comme une pêche, fantasque mais honnête, enveloppait sa sœur Louise de son regard de porcelaine bleu et lui dit de sa jolie bouche en forme de cœur :

— Personne ne peut entrer par une porte fermée.

— Elle, si... Et elle vient se venger.

Florentine lui expliqua encore d'une voix rassurante :

— Rien de tel ne se produira jamais, pour une raison très simple... Nous sommes des Walter, et les Walter n'ont pas de sang sur les mains.

— Je voudrais que père soit là ! Pourquoi s'est-il rendu à cette exposition de Paris¹ ?

— Il ne s'est pas divertie souvent depuis la mort de maman. Il a bien droit à un peu de détente, non ? Et puis, il fait partie du cercle de Saint-Léonard², il ne pouvait pas refuser d'accompagner son ami Charles Spindler...

Suivit un moment de silence, rempli de doutes. Louise, simple et angélique, plus petite que sa sœur, rejeta en arrière son abondante chevelure fauve qui cascada sur ses belles épaules et adressa un signe de tête approbatif à Florentine. Alors, celle-ci se pencha délicatement vers le visage de Louise et murmura de sa voix musicale à son oreille :

— Rendors-toi, maintenant.

— Comme c'est bizarre, Florentine...

— Quoi donc ?

— L'autre jour, justement, Germaine Coulot parlait de l'ouvrage de ce philosophe, un certain Sigmund Freud³, sur l'interprétation des rêves... J'ai un mauvais pressentiment...

— Chut. Dors.

1. L'Exposition universelle de 1900, manifestation emblématique de la Belle Époque. Elle est la cinquième exposition organisée à Paris. Une ville nouvelle et éphémère s'était construite dans Paris. L'inauguration eut lieu le 14 avril 1900 par le Président Émile Loubet. L'ouverture au public se fit le lendemain, le 15 avril 1900. Elle se termina le 12 novembre 1900, après 212 jours d'ouverture. Elle accueillit plus de 48 millions de visiteurs. C'est lors de cette exposition que Charles Spindler obtient le Grand Prix.

2. Cercle de Saint-Léonard, créé par Charles Spindler à partir de 1899. Le but du peintre était de s'entourer d'un groupe d'artistes et d'artisans pour susciter un mouvement d'art industriel à l'imitation de ce qui se faisait en Allemagne et en Grande-Bretagne.

3. *L'Interprétation du rêve* ou *L'Interprétation des rêves* est un ouvrage de Sigmund Freud publié fin 1899, mais daté par l'éditeur de 1900. Ce livre représente un moment fondateur de la psychanalyse au début du xx^e siècle. « Tout rêve est l'accomplissement (déguisé) d'un désir (refoulé, réprimé) », écrit Freud.

Les filles Walter

Bærsch, juin 1900

Louise releva sa jolie frimousse toute rouge d'avoir travaillé tout l'après-midi dans l'atelier de menuiserie de son père, et dit fièrement à l'homme à la barbe blanche, assis sur un tabouret à quelques mètres d'elle :

— Cette fois, ça y est, père, le berceau des Reichmann est terminé ! Regarde ! Qu'en penses-tu ?

L'homme au visage tanné par le grand air, au front haut et au nez fin, au regard insondable et grave, comme le sont ceux de ces hommes qui sont en perpétuel conflit avec eux-mêmes, abandonna le polissage d'une chaise en bois courbé et se retourna pour considérer l'ouvrage de sa fille. Il lâcha un sifflement d'admiration avec la moue de celui qui est plaisamment étonné. Du talent, elle en avait, sa petite Louise, c'était incontestable, mais à quoi bon cela lui servirait-il ? Les femmes n'étaient pas acceptées dans la corporation des « menuisiers ébénistes ». Elles prenaient le travail des hommes. Certains prétendaient qu'elles portaient malheur dans un atelier, comme l'affirmaient les marins à

propos des femmes à bord. D'autres, pour chasser chez les femmes les plus téméraires l'idée même de travailler le bois, affirmaient que leur âme irait en enfer.

Puis l'homme, marqué par la vie de labeur, se leva péniblement de son siège pour se diriger vers Louise et son œuvre. Le voyant marcher avec difficulté, le visage contracté, la jeune fille s'étonna.

— Ça ne va pas, père ?

— Mes rhumatismes, ce n'est rien, répondit-il à sa fille avec le ton rassurant d'un père.

Tandis qu'il avançait vers Louise, le contre-jour dévoilait la silhouette de sa cadette dans le cadre de la fenêtre grande ouverte. Elle lui apparaissait vulnérable, et sa lourde chevelure sombre, en bataille dans son dos, accentuait encore cette fragilité. Elle portait des gros souliers usés et le vieux tablier du grand-père bien trop grand pour elle. Elle était différente des autres filles, dans ses idées et dans ses actes. Elle voulait travailler le bois comme son père. Combien de fois ce dernier avait-il essayé de l'en dissuader ? C'était peine perdue. Elle reprendrait l'affaire Walter avec ou sans mari. Il était fier d'elle, de sa détermination, de son courage et de la facilité avec laquelle elle manipulait les outils et travaillait le bois, mais elle restait une fille. Personne n'ignorait au village que Louise aimait travailler le bois. Cela se voyait, cela se sentait. Elle y mettait tout son cœur et toute son ardeur. Et si l'avenir de la menuiserie, c'était elle ? songea le père.

— Alors ? demanda Louise le ton exalté, lorsque son père se pencha sur le berceau pour examiner chaque détail de plus près.

Elle était si impatiente de connaître l'avis de son père que ses yeux pétillaient comme si un feu la brûlait de l'intérieur.

Mais l'homme à la barbe blanche garda le silence, un silence précieux, comme l'était cet instant, effleurant le bois poli du berceau. Louise ne le quittait pas des yeux. Elle le dévisageait, attentive au moindre rictus, au plus petit geste, bouillonnante de joie dans l'attente de son opinion. L'avis de son père lui importait. Il avait pour habitude de dire ce qu'il pensait, sans manière. Louise appréciait son honnêteté, sa sincérité, son impartialité. Elle n'était pas la seule. Dans la vallée, Joseph Walter était un homme respecté pour sa droiture.

Le silence se prolongeait. Louise continuait d'observer le visage maigre et tanné de son père.

— Alors ?

— C'est du très bon travail, Lou, dit-il enfin.

— Tu le penses vraiment, père ?

— Si je le pense ? Pour sûr que je le pense. Aucun de mes hommes n'aurait mieux fait, renchérit Joseph, comblé par la joie immense que procuraient ses mots sur sa cadette.

Émue, Louise avait joint les mains sur sa poitrine comme pour garder plus longtemps, au fond d'elle, le bonheur de cet instant et remercia d'un sourire reconnaissant celui qui lui avait tout appris du métier.

— Je suis si heureuse, père ! Si heureuse !

Louise Walter avait vingt-deux ans. C'était une grande fille, fluette mais vigoureuse, aux yeux sombres. Sa peau était d'une pâleur pure, ses joues, roses comme une pêche bien mûre. Elle avait hérité du courage de sa mère et de l'amour du bois de son père. La fusion des deux la rendait déterminée et créative.

— J'irai le porter au domaine des Reichmann dès demain ! Le bébé de Berthe est attendu dans les jours qui viennent.

Joseph Walter détourna les yeux du berceau. Les traits de son visage se contractèrent. Lentement il se leva, puis se dirigea vers la porte grande ouverte de l'atelier qui donnait sur une vaste cour qu'il suffisait de traverser pour se retrouver dans la maison d'habitation, une imposante bâtisse à deux étages. Il revit un bref instant le visage de sa chère épouse, Mariette, son regard tendre et son doux sourire. Il se dit qu'elle aurait mérité une vie bien meilleure que celle qu'il lui avait offerte et fait endurer toutes ses années. Le remords le rongea d'avoir été si dur avec elle. Certes, elle avait aimé un autre homme, deux ans à peine après leur mariage. Une histoire qui ne devait pas durer, mais qui avait résisté au temps et qui marqua terriblement Mariette. Connaît-on jamais son destin ? Le visage de Joseph se crispa. Ce retour dans le passé le peina. Songeur, il s'adossa contre le chambranle de la porte, tira sa pipe de la poche de sa chemise, tassa de son index le tabac dans le foyer et entreprit de l'allumer.

— Tout va bien, père ? s'enquit Louise qui l'avait suivi. Tu as l'air songeur.

— Tout va bien.

Mais Louise insista.

— Je réfléchis à votre avenir, à Florentine et à toi.

Le regard perdu sur le soleil qui se noyait dans les collines, Joseph pensa un instant à l'histoire de sa famille. Jadis, ses arrière-grands-parents avaient acheté dix hectares de terre et avaient fait fortune grâce à la création d'une menuiserie. Spécialisé au départ dans le bois de construction, Joseph, lui, orienta l'entreprise vers le mobilier en 1882. Un brevet sur la technique du bois courbé lui permit de créer sa propre gamme de produits. Il devint ainsi l'un des plus importants fabricants de meubles de la région. La fabrique reçut de nombreux prix pour son travail. Fournisseur du palais

impérial¹ et des propriétés alentour, la menuiserie Walter devint populaire grâce à un catalogue de plus de deux cents modèles de meubles.

Joseph Walter avait hérité de la menuiserie, de ses dépendances, de la maison familiale et des bois parce que son frère Antoine Walter, de cinq ans son aîné, avait quitté l'Alsace pour la Sologne. Comme proche parent il ne lui restait que sa sœur, Odetta, mariée au notaire, maître Prosper Varins, demeurant à Bœrsch².

Depuis que son corps fatiguait et qu'il en ressentait les douleurs, Joseph réfléchissait à l'avenir. Certes, il n'avait pas de fils pour lui succéder, mais il n'envisageait pas pour autant la fin de son affaire, bien au contraire. Il fallait marier une de ces filles avec un gars du pays et qui connaissait le bois. Un homme solide et travailleur, capable de diriger des ouvriers. Il avait bien un nom en tête, Victor Reichmann, le fils de Georges Reichmann, de la scierie, un bon parti, mais qui était réputé pour son arrogance et ses excès en tout genre. Il aimait la fête, les femmes et le vin.

Les Reichmann, grand nom de la région depuis des générations pour leur scierie située à Klingenthal, n'employaient pas moins de cinq cents personnes. Bien que craints pour leurs démesures et leur intempérance, du moins les hommes de la famille, qui exerçaient une sorte de fascination sur les gens de la vallée parce qu'ils étaient puissants et qu'ils régnaient en maître, ils faisaient partie de cette vieille et grande bourgeoisie aux revenus élevés. Bon nombre de pères rêvaient de marier leur fille à un Reichmann. Si les Reichmann étaient prisés dans le coin pour leur panache, ils l'étaient aussi pour leurs trois fils, des hommes beaux,

1. Palais impérial : le palais du Rhin à Strasbourg, ancien Kaiserpalast, se situe dans la Neustadt, place de la République, qu'il domine de son imposante coupole. De style néo-rennaissance prussienne, il fut construit entre 1883 et 1888.

2. Petite ville de 1 335 habitants en 1900, située à 30 kilomètres de Strasbourg, dans le vignoble alsacien.

vigoureux et forts. Victor était certainement le plus séduisant et le plus séducteur des trois. Mais à trente ans, il n'était bon à rien.

Le père de Louise n'ignorait pas cet aspect du personnage, mais il restait persuadé que sa Louise serait de taille à l'apprivoiser.

Pour les filles Walter, ce n'étaient pas les prétendants qui manquaient, mais ni Louise ni Florentine, de quatre ans l'aînée de Louise, ne semblaient vouloir prendre conscience que le temps était venu pour elles de trouver un mari. Si Mariette était là, elle aurait su leur expliquer, mais lui, Joseph, ne comprenait rien aux histoires de femmes.

— Dis-moi ce qui te tracasse, père ?

— Je pense à votre avenir. Je ne suis pas éternel... mon vœu est de vous voir bien établies avant de quitter ce monde.

— Pourquoi parler de ceci maintenant ? Nous avons tout le temps d'y penser. Et s'il devait t'arriver quelque chose, Florentine et moi serions capables de diriger la menuiserie.

— Les gens du coin ne permettront pas que deux femmes tiennent un commerce. Ils vous réduiront en miettes. Vous ferez quoi, sans revenus ?

— Je sais où tu veux en venir, père, ajouta-t-elle amèrement.

Tout en fixant l'horizon rougeoyant de cette fin de journée, Joseph confia à sa fille :

— L'autre jour, j'ai parlé à Georges Reichmann. Il donne son accord pour une union entre Victor et toi... si toutefois vous êtes consentants tous les deux. Ton avenir, celui de la menuiserie et celui de ta sœur seraient assurés.

L'air exquis et exhalé du soir, si délicieusement paisible encore un instant plus tôt, se fit subitement funeste et austère.

— Tu ne dis rien, Louise ?

— Tu as déjà tout dit, père.

— Il ne te plaît pas ? reprit Joseph. Victor est bel homme. Robuste. Fort. Vous aurez des enfants en bonne santé. Et tu peux être rassurée, son père m'a rapporté que tu ne lui étais pas indifférente.

— Oh, pour ça il est beau garçon, sans conteste ! Ignores-tu qu'il boit et qu'il couche avec toutes les filles du coin ?

— Lorsqu'il sera à la tête de la menuiserie et que tu lui auras donné un fils, tout rentrera dans l'ordre.

— Tu le penses vraiment, père ?

— Oui. Je le pense. Il a besoin de se rendre utile. Pour l'heure, c'est son père et son frère aîné qui dirigent la scierie. Il s'ennuie. Le jour où il se sentira utile, il changera.

— Quoi ? hurla une voix derrière eux, tu veux donner Louise à ce vaurien !

Ils se retournèrent. Florentine, la sœur de Louise, se tenait dans l'embrasement de la porte arrière.

— Le vieux Reichmann ne rêve que d'une chose, s'appropriier la menuiserie Walter et les trois hectares attenants, dit-elle, au comble de l'exaspération, et Victor, en épousant Louise, est celui par qui son rêve va devenir réalité.

— Ne dis pas de bêtise, Florentine. Louise et Victor sont faits pour être ensemble, et si elle était moins forte tête, l'affaire serait déjà conclue.

— Notre bonheur t'importe donc si peu !... Moi, je dis que Louise ne sera jamais heureuse avec Victor ! C'est un monstre qui méprise les femmes.

— C'est à Louise d'en décider, rétorqua sèchement Joseph comme pour mettre un point final à cette conversation.

Vexée que son opinion ait si peu d'importance, Floren-

tine tourna les talons et quitta l'atelier. Avant de sortir, elle ajouta sur un ton de révolte :

— Moi, je ne me marierai jamais avec un gars d'ici. JAMAIS ! Et si tu m'y obliges, je quitterai le pays. (D'un ton plus pondéré, elle ajouta :) Le dîner est prêt.

Louise, qui connaissait les excès de tempérament de sa sœur et son côté rebelle, lui emboîta le pas en silence. Une fois dans la cuisine, Florentine apaisa son ardeur.

— Après tout, tu fais ce que tu veux de ta vie, si tu penses que Victor Reichmann peut te rendre heureuse.

Cette position, coincée entre un père qui tenait à lui garantir un bel avenir et une sœur protectrice, était éprouvante et difficile à gérer pour Louise. Tous deux lui voulaient du bien et elle ne souhaitait les blesser ni l'un ni l'autre.

— Je ne voudrais pas avoir mon premier enfant à vingt-neuf ans, comme Berthe, dit Louise d'un ton avisé.

Florentine fixa Louise sans ciller, un peu comme si elle découvrait un aspect de son caractère qu'elle ignorait jusqu'alors.

— Il n'y a pas d'âge défini pour attendre un enfant, sauf celui que la nature nous impose.

— Tu dis ça parce que tu viens d'avoir vingt-six ans, Florentine. Et que tu n'es pas près de mettre un enfant au monde, puisque tu n'as pas de fiancé. Si tu continues à refuser de sortir avec un garçon, tu finiras vieille fille.

— Je n'ai pas dit que je refusais de me marier, j'ai dit que je ne voulais pas épouser un gars d'ici.

— Et pourquoi ? En quoi sont-ils différents ailleurs ? reprit la cadette. Jean Mayer est amoureux de toi... Il est bon et généreux. Avec lui, tu serais à l'abri du besoin...

— Mais je ne veux pas de Jean. Avant de me marier, je veux voir le monde.

Et Louise, taquine, de répondre d'une voix imperceptiblement chargée d'allusions :

— Va falloir faire tes bagages tout de suite alors... Le monde est vaste, Florentine, et d'ici que tu en aies fait le tour, il ne te restera que ta canne comme compagne parce que ton joli minois et ta grâce ne survivront pas au temps qui passe...

— Tu sais que nous n'avons pas la même conception de la vie, sœurlette...

— Et cela ne doit pas faire de nous des ennemies...

— Tu as raison. Ne nous disputons pas.

Ni l'une ni l'autre ne savait alors, en cette douce fin de journée, que le destin ne les épargnerait pas.

Avenir incertain

Le lendemain, après un rapide petit-déjeuner, Louise se mit en route pour la scierie Reichmann, à Klingenthal¹.

Le contremaître, Raymond Berg, un colosse au grand cœur, employé chez les Walter depuis des années, avait chargé le berceau dans la carriole. Raymond n'était pas seulement le contremaître, il était aussi un ami de la famille. Yvette, sa femme, s'était consacrée à aider les sœurs Walter dans les menus travaux de la maison depuis la mort de Mariette, poussée par son sens du devoir. La mission dont elle se sentait investie avait contribué à renforcer les liens entre Joseph et Raymond. Les deux hommes se voyaient souvent. À l'atelier, quand les ouvriers étaient partis, mais aussi chez Charles, au bistrot du village, le samedi soir, où on se retrouvait entre hommes, autour d'une table, à parler de tout, de rien, à refaire le monde et à échafauder

1. Klingenthal : « La vallée des lames », c'est ainsi que fut baptisé ce hameau qui faisait partie de Bœrsch vers 1730 par les premiers ouvriers de la grande manufacture royale d'armes blanches. Il s'agit d'un cas rarissime d'industrie donnant naissance à une localité.

de nouvelles perspectives d'avenir, dans la vallée, pour les années à venir.

Aussi, en voyant sortir de la maison ce matin-là, un peu gauche dans sa jolie robe bleue et son chapeau de paille rehaussé d'un ruban de satin rose, celle pour qui la coquetterie était la dernière des priorités, Raymond se fit-il un devoir de la complimenter.

— Tu es en beauté aujourd'hui, Louise, lui dit-il tandis qu'il l'aidait à s'installer confortablement sur la banquette de la voiture.

Il vit ses joues rosir de pudeur et ajouta comme le ferait un père à sa fille :

— Cela te va très bien.

— Merci, Raymond.

Les gens du coin appréciaient les Walter mais respectaient tout particulièrement Louise pour sa simplicité et son grand cœur. Toujours prête à secourir son prochain, elle dégagait une sorte de bonheur tranquille qui d'instinct, comme une évidence, faisait qu'on lui accordait foi et sympathie. Elle intriguait aussi par ses idées féministes et avant-gardistes. On s'étonnait de sa trop grande tolérance pour tout ce qui était anticonformiste.

— Hua ! Hua, lança-t-elle en secouant les rênes.

Trois kilomètres séparaient Børsch de Klingenthal. Tandis que la carriole caracolait sur le chemin escarpé, elle resongeait aux propos de son père, la veille, à l'atelier. « Épouser Victor ! Pourquoi pas ? il est beau garçon. » Elle sourit à cette idée.

Le ciel était d'un bleu profond et l'air délicieux. De partout, à intervalles réguliers, des coups de hache étouf-

fés montaient de la forêt, égayant le silence épandu de la campagne. Ces bruits familiers lui firent lâcher un soupir de bien-être.

Neuf heures sonnaient au clocher de Saint-Médard¹. Tout respirait la sérénité en ce début de matinée ensoleillé.

Une femme en robe sombre et tablier bleu, pliée en deux comme une crêpe, occupée à arracher des touffes d'herbes au bord du chemin, se redressa et regarda passer la carriole sans broncher. Ses yeux dégageaient une froideur à vous glacer le sang. Louise en eut un frisson. Non qu'elle la craignît mais, tout à coup, il y avait dans l'atmosphère quelque chose qui n'allait pas. Elle s'en trouva presque mal. Serait-ce donc vrai, ces rumeurs qui circulaient sur Bertie ? Elle aurait des pouvoirs ? Certains lui attribuaient des facultés de guérisseuse, d'autres la surnommaient la *sorcière* parce qu'elle n'allait pas à l'église et parce qu'elle vivait comme un ermite. Les nuits de pleine lune, il montait des bruits effrayants de sa bicoque difforme, située au bord du Weidasch², entre Børsch et Klingenthal.

Un jour, un colporteur de passage révéla aux villageois que Bertie avait vécu dans les bois, avec un époux et un enfant. Mais qu'elle avait tout quitté après que la cabane, dans laquelle se trouvaient son époux et son enfant, avait pris feu.

Mais la véritable raison qui avait poussé Bertie à s'installer à Børsch, plutôt qu'ailleurs, tous l'ignoraient. Un jour, elle s'était trouvée là, comme la tique sur son arbre, solitaire et cachée.

1. Une première église est mentionnée au XII^e siècle, au sein de la ville de Børsch, dans le Bas-Rhin. En 1385, lors d'un incendie, seuls les deux étages inférieurs du clocher restent intacts. Un second lieu de culte, dédié à saint Médard, est construit durant le XV^e siècle. La construction de l'édifice religieux est dirigée dès 1769, par l'entrepreneur Jean Michel Beihtler. Le clocher est surélevé d'un cinquième niveau, dans un style gothique, en 1878.

2. Rivière parallèle à la route reliant Børsch à Klingenthal.

La voiture entamait le dernier virage surplombant une petite vallée quand d'un seul coup, apparurent l'imposante scierie et ses dépendances, s'étalant tel un champ de foire immense au fond de la vallée, au bord d'une rivière impétueuse où foisonnaient les truites. En amont de l'immense habitation, des troncs empilés devant une baraque en bois dégageaient l'odeur parfumée de la résine. La propriété remontait ensuite de l'autre côté sous la forme d'une déclivité où d'immenses troncs, pêle-mêle, s'éparpillaient sur tout le versant. C'était encore plus beau que dans ses souvenirs. Ainsi, vu d'en haut, le spectacle ressemblait à un tableau de Ferdinand de Dartein¹.

Tandis que la carriole amorçait la descente, le timbre affilé des scies mordant le bois de leurs dents d'acier lui rappelait les fêtes grandioses de son enfance, celles que donnaient les Reichmann ici même, en été, et dont on parlait longtemps.

Georges Reichmann était un riche propriétaire. Estimée à près de 60 000 marks, la scierie avait une importance économique considérable dans la région. Les bois exploités, il les possédait en propre et en tirait de substantiels revenus. Toute la famille en vivait. La scierie Reichmann abattait, façonnait les arbres, les transportait jusqu'à la scierie avant de les débiter et de les vendre.

Son ancêtre, Théodore Reichmann, était à l'origine de cette puissance. En 1870, lorsqu'il fit remplacer la vieille machine à vapeur en place par une machine fixe, à chaudière indépendante, fonctionnant avec les déchets de bois

1. Issu d'une famille originaire du Périgord, Ferdinand de Dartein se forme à l'École polytechnique (1855-1857), puis à celle des Ponts et Chaussées (1857-1859). Resté profondément attaché à sa région natale, l'Alsace, dont il peint volontiers les paysages, il fut très affecté par son annexion à l'Allemagne à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1870 et publia des livres à Paris sous le pseudonyme de Jean Heimweh – « mal du pays » –, ainsi que plusieurs ouvrages politiquement engagés.

de sciage, ce fut une véritable innovation. La première dans la région. Depuis, la scierie n'avait cessé de se développer. Georges, assisté de son fils aîné, Marcel, un homme rigide et sérieux, avait approuvé l'idée de ce dernier de reconstruire et de moderniser les bâtiments. Depuis, Marcel faisait venir des bois de Chicago, de l'Oregon et de la Nouvelle-Zélande, mais aussi d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse.

À la vue de l'exploitation qui s'étalait devant elle, Louise sentit les battements de son cœur s'accélérer. Elle n'était pas revenue *Là-haut*¹ depuis la mort de sa mère. Pourquoi, en cet instant précis, songea-t-elle à cette petite phrase que sa mère disait parfois, sans raison : « Garde-toi d'accorder ta confiance, l'ennemi est là où tu ne le soupçonnes pas » ? Quand elle était petite fille, sa mère lui répétait cette petite phrase de rien du tout. Du haut de ses six ans, Louise en ignorait alors le vrai sens. Mais sans raison aucune, parfois cette toute petite phrase lui revenait à l'esprit. Dans les derniers jours de sa vie, Mariette Walter l'avait prononcée sans relâche. « Elle perd la tête », disait Joseph Walter, effondré. La période était difficile pour cet homme. Non seulement les jours de son épouse étaient comptés, mais s'y ajoutait le harcèlement de Georges Reichmann, revenant inlassablement à la charge pour le convaincre de vendre trois hectares de bois lui appartenant et mitoyens de la scierie Reichmann.

Après la mort de Mariette, Georges continua de le presser de vendre, mais Joseph Walter mit un terme en refusant catégoriquement. La tension monta entre les deux hommes. Leur relation se fragilisa et se brisa défi-

1. On appelait ainsi la scierie et le domaine puisqu'ils étaient en hauteur par rapport à Bersch.

nitivement le jour où Georges et Joseph en arrivèrent aux mains, un dimanche, à la kermesse d'automne, au bistrot du village, chez Charles. Un mot banal, plat, dérisoire lancé par Reichmann et la bagarre éclata. La violence et la hargne avec laquelle ils se cognaient stupéfièrent. Un peu comme une vieille rancœur refoulée qui referait surface. Certains prirent parti pour Reichmann, d'autres pour Walter tant et si bien que ce jour-là, cela finit en bagarre générale. Louise avait encore en tête l'image de son père écopant d'un direct au menton et s'effondrant sur le sol.

Les humains sont-ils donc nés pour se battre ? songea Louise. Le conflit entre les deux hommes avait toujours peiné la jeune fille. Rien n'était plus pareil. On s'évitait de chaque côté, s'ignorant et bannissant le nom à table. À l'église, aux fêtes de villages, les Reichmann et les Walter étaient assis loin les uns des autres, ce qui créait des tensions parmi les villageois qui en avait fait leur affaire.

Lorsqu'elle se trouva devant le majestueux portail en fer forgé du domaine Reichmann, une sorte d'impatience monta en elle. Toutes ses jeunes années, elle les avait passées là. C'est ici que dormaient ses plus beaux souvenirs avec Victor, et les autres. Victor !

Depuis la contredanse¹ traditionnelle du mardi gras, elle ne pensait plus qu'à lui, elle ne rêvait que de lui et voyait son sourire sur tous les visages. Sa voix, son corps, son impertinence, tout en lui l'attirait.

Le grincement de la grille qui s'ouvrit la tira de sa rêverie. Un gringalet pâlot, le valet certainement, lui fit signe

1. Une farandole d'homme et de femmes se tenant pêle-mêle et déambulant en courant dans les rues du village, faisant tourner avec elle tout ce qu'elle accrochait à son passage.

d'entrer. « Hua », lança Louise à l'attention de son cheval qui aussitôt s'engagea dans la belle allée.

Face à elle la demeure lui apparaissait encore plus grande que dans sa mémoire.

— Madame Reichmann vous attend dans le grand salon, bredouilla le gringalet en s'emparant de la bride du cheval.

Margaret Reichmann, debout derrière le rideau de la fenêtre du premier étage, avait vu arriver Louise et l'observait sous toutes les coutures. *Au fond, elle n'est pas si vilaine que ça. Elle fera l'affaire*, songea-t-elle en abandonnant son poste de guet pour rejoindre le rez-de-chaussée.

Margaret était une femme de tête. Née dans le Somerset, fille d'un lord anglais et d'une comtesse, elle s'était amourachée de Georges Reichmann un jour où elle avait accompagné son père venu en Alsace pour affaire. La détermination de Margaret et son obstination étaient telles que son père finit par consentir à ce mariage. Pour ne pas rompre totalement avec son passé, Margaret avait fait venir d'Angleterre des malles entières de beaux objets lui rappelant son pays natal, entassant au fil des années peintures, sculptures, tapisseries et meubles. Elle avait gardé le goût de l'élégance et du raffinement de son rang. Ses tenues coûteuses et son intérieur en témoignaient ; son attitude aussi.

— Bonjour Louise, dit Margaret d'une voix chaleureuse, en voyant la silhouette gracieuse de mademoiselle Walter se dessiner à contre-jour dans le cadre de la porte. Mais entre donc, on dirait que c'est la première fois que tu viens ici.

Louise pénétra dans le vestibule et, malgré la semi-obscurité, elle reconnut les meubles sombres de l'entrée qu'elle admirait, petite fille, lorsqu'elle accompagnait sa mère chez les Reichmann.

— Raconte-moi un peu. Comment va ton père ? demanda Margaret en posant noblement un châle sur ses épaules.

— Il va bien.

— Ça fait longtemps...

— Oui, bien longtemps.

— Il est grand temps que ça change. Je vous invite ta sœur, ton père et toi au banquet du baptême. Tu en parleras à ton père et je compte sur toi pour le convaincre.

— Je lui dirai, fit-elle, distraite, en regardant autour d'elle comme si quelqu'un devait surgir à chaque instant.

— Berthe va accoucher dans les jours qui viennent, continua madame Reichmann. Ce premier-né doit marquer la réconciliation entre nos deux familles, une bonne fois pour toutes.

— Je le pense aussi, madame Reichmann.

— EULALIE... !

Une petite bonne fit son entrée.

— Madame ?

— Apporte-nous donc un petit rafraîchissement. Du sirop de framboise... Et dis à Gaston de décharger le berceau et de le ramener ici.

— Oui madame, répondit Eulalie.

Louise suivit du regard cette jolie fille bien portante, aux cheveux clairs et aux joues rouges. Les gens racontaient qu'elle avait une liaison avec Victor Reichmann. Ce jour-là, Louise ne vit pas Victor. Sur le chemin du retour elle était

décue. Mais elle avait gagné cent marks. Désormais, elle travaillerait dans l'atelier de son père.

Cette même nuit, Berthe accoucha d'une fille, Marie-Lucie. Une semaine à peine plus tard, l'enfant fut baptisée en l'église Saint-Médard de Børsch¹.

1. La tour de chœur est en partie romane (premier étage du XII^e siècle). L'étage inférieur du clocher est du XIV^e siècle. A l'intérieur du clocher se trouvent des restes d'une belle fresque du XIV^e siècle, représentant le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. L'intérieur de la tour correspond au chœur de l'ancienne église, détruite et brûlée en 1385. L'édifice actuel date du XVIII^e siècle. Derrière le maître-autel, on trouve un tableau peint par Heimlich en 1773 représentant saint Brice bénissant la cité, entouré de remparts, tels qu'on pouvait les voir au XVIII^e siècle. Les autels sont consacrés à la Vierge et à saint Sébastien.